



## **Presse 2011**

Contact :  
Christine Bombal 06 42 03 94 18

## **Extrait À Toulouse, Grand Magasin refait la devanture du Printemps.**

Trois heures après, au Théâtre National de Toulouse, un attachant duo (**Pascale Murtin** et **François Hiffler**) crée la surprise. Avec « *les rois du suspense* », **Grand Magasin** nous offre la performance tant attendue. Ici le théâtre n'est qu'illusion où les acteurs jouent sans jouer tout en nous promettant que l'un se mettra nu tandis que l'autre fera des claquettes. Imaginez alors un dialogue dicté par une mystérieuse mécanique, où les acteurs disent ce qu'ils font pour ne pas faire ce qu'ils disent tout en reconnaissant qu'ils devraient le faire puisqu'ils sont sensés s'exhiber (vous suivez?!). Ils dialoguent tout en manipulant des objets (torchons, cruches, chaussures de basket, poutrelles, carton, écran projecteur, armoire, ...) qui, à partir d'injonctions paradoxales, perdent leur fonction pour faire liant entre le réel et le fantasmé, à l'image de l'huile avec l'œuf! À moins que ce matériel ne soit leur grammaire commune, leur ponctuation, leur vision artistique. Allez savoir! Tout semble si ouvert en ce royaume de l'imaginaire! L'ensemble est jubilatoire: comment ne pas y voir la métaphore de l'abrutissante rationalité tout en y décelant la créativité dont nous sommes tous capables dans un cadre contraignant. En jouant sur le jeu d'acteurs (un jeu sur le jeu en quelque sorte), Grand Magasin s'amuse avec le spectateur: à partir d'une promesse non tenue, il s'agit de faire durer le suspense pour amplifier la frustration. Que venons-nous chercher au théâtre ? Suffit-il de voir un gorille traverser la scène pour affirmer l'avoir vu ?!

Cette écriture stimule parce qu'avec Grand Magasin, les mots perdent leur sens, mais trouvent leur poésie dans les chemins de traverse que nous créons pour eux.

*Pascal Bély - [www.festivalier.net](http://www.festivalier.net)*

TARDONE Blog des nouvelles articulations créatives



## La garden party de Plastique danse flore

samedi 17 septembre 2011,

par [Nicolas Villodre](#)

La cinquième édition du festival versaillais au nom énigmatique de « Plastique danse flore » était riche et variée. Comme à l'accoutumée. Avec des déceptions, qui montrent en tout cas que Frédéric Seguette mise beaucoup sur les créations, autrement dit sur des choses « jamais vues », ni par lui ni par le public, mais qui peuvent se révéler, dans les faits, pas si inédites que cela, et d'excellentes surprises. Cela permet au spectacle, comme à l'anti-spectacle, de continuer.

Claudia Triozzi s'est débrouillée, au prétexte d'une recherche « sur la représentation du luxe associée à la figure du cheval » (dont on cherchera vainement trace dans sa « performance chorégraphique ») et d'une interrogation sur « la relation privilégiée que le féminin entretient avec cet animal », pour prendre une quinzaine de cours d'équitation aux frais de la princesse (douze avant les représentations et trois pendant), dans le cadre d'une « résidence chorégraphique ». On est ravi pour elle, même si la conférence dansée ou plutôt montée traîne en longueur, retarde de près d'une heure les deux spectacles du soir et n'offre aucune forme plastique, dansée, faunesque ou florale qui n'ait déjà été répertoriée. Certes, la jeune femme a du *peps*, du bagout, et même de l'humour. Elle a invité une des responsables de la Fédération française d'équitation à venir dresser l'historique de la monte en amazone et a illustré ses propos par des démos exécutées de bonne grâce par l'élégante écuyère Anne-Laure Chalumeau et son cheval Clyde. L'œuvre s'intitule *Idéal*, se référant sans doute au cheval de course mythique français, Idéal du Gazeau. La « chorégraphe » nous a paru, quant à elle, un peu... cavalière.

*Yellow Project Versailles* (ou *Yellow Workshop Versailles*), titre en anglais, comme il se doit, méritait le détour. Mickaël Phelippeau, avec la complicité des étudiants de l'Ecole nationale supérieure de paysage et la collaboration de Valérie Castan, s'est vraiment investi dans sa résidence versaillaise. Il a joué le jeu du collectif et de la rencontre fortuite qui est à la base de son « concept » de *bi-portraits* où il demande à un inconnu croisé par hasard de troquer ses vêtements avec les siens, le temps d'un instantané photographique et a, aussi, revisité le folklore régional, avec son *Bi-portrait d'Yves C*, consacré à Yves Calvez, chorégraphe d'un cercle de danse bretonne. Dans sa performance nocturne, le thème du jaune, traité en peinture par Yves Klein qui, à ses débuts, ne s'était pas encore focalisé sur le bleu et, bien sûr, par Olivier Debré, a servi de fil conducteur aux tâches, consignes et actions exécutées avec enthousiasme par une vingtaine de jeunes gens se fondant ou, au contraire, se détachant du paysage, de cette mare aux canards et aux canaris, miroir aux alouettes dupliquant leurs

gestes, au fin fond du « jardin extraordinaire » qu'est le potager du Roi Soleil. Phelippeau connaît ses classiques par cœur, sait ce qu'est la composition, admire les impressionnistes et leurs déjeuners bucoliques et autres dînettes orgiaques, a entendu parler d'Anna Halprin et du *land art*, connaît les emballages de Man Ray comme ceux de Christo, admire les films de Fellini, de Mizoguchi et de Kurosawa... Cela se voit. Sur une *playlist* faisant la part belle à la pop anglo-saxonne (cf. le « Yellow River », par exemple, interprété non par *notre* Joe Dassin mais par le créateur du tube, le Britannique Jeff Christie), les paysagistes en herbe se sont jetés à l'eau, sans le gilet de sécurité fluo de rigueur, et ont transformé le potager en cour de récréation. Le cours de Phelippeau a atteint son but et porté ses fruits.

Le concepteur de lumières Yves Godin a imaginé un *Jardin des leds*. Avec peu de moyens investis au départ (trois-quatre guirlandes monochromes, posées au sol ou suspendues comme des cordes à linge, quelques boules à facettes rappelant celles des discothèques d'antan, une dizaine de fauteuils gerbables assortis, en matière, naturellement, plastique), il parvient à bluffer son monde en produisant un maximum d'effet, une fois la nuit tombée. **Grand Magasin**, dans ce contexte noctambule, a opté pour un programme festif, une comédie musicale sans aucun dialogue, sans du tout de scène théâtrale, sans le moindre gag comique, enchaînant les *Vingt-cinq chansons trop courtes* écrites et psalmodiées par Pascale Murtin, jouant finement sur les mots, les sons et les sens, entre « Débit de l'eau, débit de lait » et « Ta Kati t'a quitté », accompagnées par Arsène Charry, un batteur tout ce qu'il y a de pro, puis par le multi-instrumentiste François Hiffler, qui, on le sait, a plus d'une corde à son violon d'Ingres. Facile à dire, comme ça, « enchaîner » : une fois *in situ*, c'est pas la même chose. Il peut y avoir les intempéries, le vent qui frappe à la porte et qui renverse tout sur son passage, les amours mortes et l'écran de cette nuit blanche où l'on projette non pas des clips vidéo mais, plus prosaïquement, les *lyrics* du karaoké. Le froid qui paralyse la chanteuse. Ou, au contraire, le feu de la rampe leds-zeppelinesque qui aveugle les deux artistes. Sans oublier les réglages, pas toujours évidents dans le noir, de la boîte à rythme ou du volume (la sono étant, soit dit entre parenthèses, excellente). Et les hésitations sur le ton différent ou presque de chaque *tune*. Malgré, ou grâce à cela, le résultat, une fois de plus, relève du miracle. La poésie et une forme d'humour assez subtile, laconique, personnelle en même temps que neutre, sont au rendez-vous. On attend avec impatience la sortie du CD.

**P.-S.**

Photo : Nicolas Villodre

## Grand Magasin : loufoques en stock

Critique | *Le Monde* | 08.12.11 | 16h14

Accrocher un sourire de pur plaisir sur les lèvres du public à la seconde où vous apparaissez sur scène est déjà un phénomène. Le transformer en rire parfois, en gloussement de temps à autre, pour laisser la place à un contentement baba, ressemble à une prouesse. Et quand l'exploit dure depuis 1982...

L'athlète a deux têtes et porte le nom incongru de Grand Magasin. Composé de Pascale Murin, plus pop tu meurs avec ses bracelets en plastique vert, et François Hiffler, plus vert tu meurs (une seconde fois) avec son pantalon pomme granny, non seulement le duo maintient un taux exponentiel de divagations, mais conserve une identité d'une invraisemblable fraîcheur. Une boîte en carton et des bouts de bois pour le théâtre, un piano jouet ou une vieille radio pour la musique, et l'amour des mots pour lier les uns et les autres sur le plateau, tout Grand Magasin est là.

Ce trafic d'influences, soumis à la question du sens et celle de l'absurde, se lit en direct dans leur nouvelle pièce, *Les Rois du suspense*, à la Ménagerie de verre, à Paris. Typique mais jamais identique, elle met la tête sous le capot et désosse le moteur du duo. Depuis leurs envies d'un jour (mettre François à poil et chanter des madrigaux) à leurs choix de toujours (bouts de ficelle et galipettes verbales) jusqu'au titre (mystère ou suspense ?), Grand Magasin ouvre son arrière-boutique. Alors, suspense ? Et comment ! Jusqu'à la fin, en plus. Alors même que le spectacle revient sans cesse sur ses pas tout en jouant à chercher des solutions déjà trouvées à des problèmes qui n'existent plus, le suspense se faufile et mène le public par le bout du nez.

"A poil"

A défaut de voir François nu comme le lui demande Pascale, en se moquant au passage de la tendance "à poil" de la danse contemporaine, c'est le spectacle au sens large que Grand Magasin déshabille. N'est-ce pas au fond un système d'enchaînements d'actions absurdes, avec un texte plaqué dessus, dessous, lorsqu'il ne se plante pas carrément à côté, qui scelle le contrat avec le théâtre, celui de la représentation mais aussi de la vie.

Le charme de Grand Magasin réside dans sa fausse naïveté toute en finesse. Sérieux pour de faux, grave vraiment, artificiel et pourtant nature, il dresse son modeste garde-fou contre le vide et la vulgarité. Avec cette saveur comme à la maison où entre les trajets, les regards, on devine les activités quotidiennes, les doutes, les peurs et l'angoisse de la page blanche.

---

*Les Rois du suspense, de Grand Magasin.* Ménagerie de verre, 12, rue Léchevin, Paris 11<sup>e</sup>. Jusqu'au 10 décembre, à 20 h 30. 15 €. Tél. : 01-43-38-33-44. Sur le Web : [Menagerie-de-verre.org](http://Menagerie-de-verre.org).

Rosita Boisseau

Article paru dans l'édition du 09.12.11



## Gags à gogo

vendredi 9 décembre 2011,  
par [Nicolas Villodre](#)

C'est une pièce parlante. Ça s'appelle *Les Rois du suspense*. On dit *pièce* car il y a du public. Des invités de la Ménagerie de Verre, des payants, des détaxés (à ne pas confondre avec des détraqués), des têtes pas toutes couronnées, mais connues ou reconnues, sur lesquelles on peut mettre un nom et/ou un prénom (Sophie Herbin, Denise Luccioni, Valérie Lanciaux, Nicole Gabriel, les frères Benaïm, on en passe et peut-être des meilleurs). Mais aussi parce que Pascale (Murtin) et François (Hiffler) s'y vouvoient, ce qu'ils ne font probablement pas dans la *vraie* vie, en tout cas en dehors des répétitions ou des représentations de ce spectacle.

Le *talk show* traite à la fois de la causerie, autrement (= pédamment) dit, à une dimension métalinguistique, pour ne pas dire pirandellesque, et du spectacle, qu'il met, littéralement et allégoriquement, en boîte, en cause, en suspens, par divers moyens : passages en boucle, variations, *flash-back* théâtral, ellipse, silence total, arrêt prolongé du geste, dissociation entre le dit et le fait, commentaires auto-réflexifs, sous-titrage électronique tautologique, rappelant dans quelle *pièce* on se trouve, tours d'adresse et de magie dérisoires, adresse directe au public, petits arrangements avec la vérité, manquements à la parole (donnée), etc.

Plus que de cette virtuosité dont on les sait capables, les deux membres fondateurs de Grand Magasin font preuve ici de légèreté. Ce, dès l'entame, tous feux allumés (aucun effet d'éclairage comme jadis, chez Cunningham, simplement le besoin ressenti de se rendre visibles avant, si possible, d'être risibles), avec ce madrigal irlandais (« [Your shining eyes](#) » de Thomas Bateson, compositeur anglais de naissance mais irlandais d'adoption et de mort) du bon vieux temps (1604) chanté *a capella* par les deux concepteurs-proposeurs-exécuteurs de l'œuvre, sur le pas de la porte d'entrée, côté cour.

Quand on lit, *a posteriori* comme toujours, le projet d'intention tel que transcrit dans la l'A4 plié en deux (comme, du reste, le public) faisant office de feuille de salle, on s'aperçoit qu'il s'agit de règles de jeux enfantins. Encore fallait-il y penser et, surtout, avoir le courage et la patience de les mettre en scène. Tout du programme est suivi à la lettre, ou presque : dire à l'avance, gâcher la surprise, raconter la fin, déflorer l'intrigue, donner les clés, abattre son jeu, mâcher le travail, éventer le plan, dévoiler la chute, vendre la mèche (et non la « mèche »), tenir sa langue, trahir ses intentions, cracher le morceau, avouer le mobile, ne rien laisser dans l'ombre, lâcher le fin mot (comme imprimé sur l'écran de projection 4/3, manuel, sur trépied), ne pas ménager ses effets, se déclarer trop tôt, annoncer la couleur, montrer les ressorts, mal cacher les ficelles.

Grand Mag jongle avec les mots, ça, on le sait, ainsi qu'avec les situations, les objets banaux, trouvés, pas vraiment recherchés, les couleurs franches, un certain sens en matière de *chic* vestimentaire... Il joue avec le jeu et avec le feu. La mise à nu du marié n'aura pas lieu, ce soir en tout cas. Cette loi du genre *contemporain*, qui suppose que les interprètes *s'exhibent*, à un moment ou à un autre, complètement à poil est de fait transgressée. Les répliques sont drôles, comme dans les meilleurs *sketches* de café-théâtre et toujours surprenantes. Épatantes. On a beau en connaître la règle, le jeu de Grand Magasin, comme le fameux presbytère de Gaston Leroux cher à Bédart, n'a rien perdu de son charme. Il garde tout son *mystère*.

# Un Fauteuil pour L'Orchestre

Critique | « Les Rois du Suspense » de Grand Magasin / Festival les [in]accoutumés  
déc 08, 2011 | [Pas de commentaire](#)

Critique de [Denis Sanglard](#) -

Grand Magasin installe sa boutique à La Ménagerie de Verre. Cette compagnie loufdingue et pince sans rire s'interroge avec sérieux sur le suspense. Dans un décor bricolo nos deux acolytes (Pascale Martin et François Hiffler) conversent à battons-rompus sur le mystère, la surprise et donc le suspense. Oui, mais voilà, en parler c'est justement tout dévoiler. Plus de suspense, donc, puisque de toutes façons tout est conçu et prévu d'avance. Rectifications. Il ne peut y avoir de suspense qu'à la condition de savoir à l'avance ce qui va se passer... Ce n'est pas le seul paradoxe que nos deux complices soulèvent.



© Grand Magasin

Et pour enfoncer le clou, chaque scène, comme il se doit, est précédée d'un résumé qui dénonce ce qui va s'énoncer, annonce ce qui va arriver et plus encore et tordu ces deux là n'hésitent pas à changer les règles établies préalablement mais, prévoyants, nous préviennent de ces changements. Vous suivez là ?

On avance ainsi de mise en abîme en renversement de perspective. Parfois même on revient au point de départ. Une impression de déjà vu ? Rien que de très normal, c'était attendu. C'est d'une logique folle et absurde. On s'attend à tout c'est-à-dire à rien... puisque tout est attendu. C'est une création bien plus maligne qu'il n'y paraît.

Sont mis ainsi à nu les mécanismes du théâtre, écriture et mises en scène. Le mentir-vrai que Cocteau formula si joliment (« *je suis un mensonge qui dit la vérité* »). Tout est faux et pourtant tout est vraisemblable. Et nous, spectateurs, sommes complices et hilares de cette joyeuse et intelligente imposture dont nous sommes les McGuffin.

***Les Rois du Suspense***

***Conception, proposition et exécution : Pascale Murtin et François Hiffler***

*Les 6, 7, 8, 9 et 10 décembre 2011 à 20h30*

*Dans le cadre du [Festival les \[in\]accoutumés](#)*

***La Ménagerie de Verre***

12/14 rue Léchevin, Paris 11e

Métro Parmentier, Saint-Ambroise – Réservations 01 43 38 33 44

## INTERVIEWS



### [Grand Magasin](#)

Grand Magasin, Suspense versus Surprise

**28 déc. 2011**

Depuis 1982, Grand Magasin — Pascale Murtin et François Hiffler — prétendent réaliser des spectacles auxquels ils aimeraient assister. A la Ménagerie de verre, ils scrutent les ficelles grossières et ténues du suspense en démontant joyeusement la mécanique hitchcockienne.

 Par Katia Feltrin

### **Comment allez-vous adapter *Les Rois de Suspense* pour la ménagerie de verre?**

Grand Magasin: Cette pièce n'est pas très difficile à adapter d'un point de vue spatial. La dernière fois qu'on l'a jouée c'était à l'occasion du Week-end de la Cité Internationale dans une salle des fêtes très grande.

Le dispositif évoque un lieu en déménagement. C'est comme si on avait entrepris de s'installer ou au contraire de quitter les lieux. Il y a des cartons, des pots, un ensemble d'accessoires rassemblés dans le seul but de nous donner une contenance, c'est-à-dire de nous fournir des choses à faire.

Mis bout à bout, côte à côte, ils forment une sorte de décor, qui n'est pas une scénographie pensée d'abord dans laquelle on chercherait à s'inscrire ensuite. Ce sont vraiment des objets que l'on a réunis pour nous donner l'occasion de déplacements et nous occuper les mains en parlant. Ils génèrent une espèce de chorégraphie arbitraire.

Au cours du dialogue, nous nous demandons mutuellement: «Ces objets à quoi ils servent? Et ces gestes ont-ils une signification particulière?»

Réponse: «Aucune, les accessoires ne sont là que pour nous occuper les mains».

### **Pourquoi vos gestes ne sont-ils plus en adéquation avec les énoncés?**

Grand Magasin: Il y a deux partitions: la partition des dialogues et la partition des gestes, que l'on a conçues séparément.

Cette idée est venue en assistant à une mise en scène très conventionnelle d'une pièce de Marivaux. En regardant les acteurs jouer, nous nous sommes aperçus qu'ils avaient un texte à dire et une partition d'actions qui leur avait probablement été suggérée par le metteur en scène pour qu'ils aient quelque chose à faire.

Par exemple, quelqu'un devait couper du saucisson en parlant, se raser ou bien passer l'aspirateur, bref, effectuer des actions quotidiennes totalement étrangères au texte. Ces gens parlaient et développaient toute une chorégraphie de gestes pour s'occuper les mains.

On a alors pensé que si on voulait faire du théâtre, on le ferait comme ça. On écrirait d'abord des dialogues puis une partition de gestes. En évitant toute métaphore, tout geste symbolique, en veillant à ce que les gestes ne viennent jamais souligner ou commenter le texte de façon signifiante. On les mettrait ensemble mais à la différence des acteurs de la pièce de Marivaux cités plus haut, on

révélerait le procédé, le proclamant à haute et intelligible voix.

### **Dans les Rois du Suspense, vous développez une longue forme de dialogue entre vous.**

#### **Pourquoi cette révolution?**

Grand Magasin: Avant tout pour s'essayer à un mode nouveau. Jusqu'ici, dans nos spectacles nous nous adressions la plupart du temps au public, droit dans les yeux, de manière démonstrative et directe. Plutôt comme des conférenciers, des bonimenteurs ou des démonstrateurs.

Cette fois, sans pour autant jouer des personnages, nous avons pris la décision de nous adresser 95 % du temps l'un à l'autre et 5 % à l'assistance. Donc très rarement au public et la plupart du temps l'un à l'autre. Cette mesure a favorisé l'apparition du fameux quatrième mur. Ce qui est nouveau pour nous mais frôle en définitive le théâtre normal. On s'est dit flûte, on dirait du théâtre.

Mais nous avons besoin de ces deux plans: le plan facial d'adresse au public sur lequel on explique ce qui va se passer et le plan scénique sur lequel se déroule le dialogue entre nous, agrémenté de gestes et de déplacements.

Notre intention étant d'explorer la différence entre la surprise et le suspense, nous avons en effet convenu de décrire chaque scène à l'avance en prétendant ne rien laisser dans l'ombre, ne laisser aucune surprise au spectateur, le prévenir de la chute.

«Vous allez voir je vais faire ceci et cela. Pascale va répondre ceci cela. Et ça va se terminer ainsi».

Non seulement nous révélons les intrigues de chaque scène qui sont vraiment ténues, mais nous dénonçons aussi les ficelles, les moyens employés. On aborde la plupart des questions qu'on s'est posées pendant la fabrication de la pièce.

Par exemple on cherche un titre pour le spectacle, on se pose la question de savoir si les dialogues sont improvisés ou écrits à l'avance (et on déduit assez rapidement qu'ils sont écrits à l'avance). On se pose la question de l'utilité des gestes.

Est-ce qu'ils ont une signification? Non il n'y a rien à comprendre, c'est juste une chorégraphie.

On se demande aussi si les vêtements que nous portons sont des costumes ou nos habits personnels (ils font partie de nos garde-robes respectives).

Ce sont des questions très pratiques et qui parlent aussi de la façon dont a été préparé le spectacle, mais qui en même temps apportent des matériaux au texte.

Peu à peu, la chose progresse. Au bout d'un moment, on ne sait plus quoi dire on en vient à demander au partenaire de nous souffler des répliques et de nous indiquer quoi faire. Je dis à Pascale ce qu'elle doit dire comme ça elle n'a pas besoin de réfléchir.

Je ne fais que répéter et je retourne à François la procédure

Pascale me dit ce que je dois répondre. Comme ça, je n'ai pas besoin de réfléchir. D'annonce en annonce, de didascalie en didascalie, le temps passe et la pièce avec.

Et nous avons constaté qu'une certaine tension s'installe bien que tout soit révélé à l'avance.

Nous nous demandions: Est-ce que ça marche quand même? Est-ce qu'on peut éprouver de l'intérêt alors que l'on sait déjà ce qui va se produire? Est-ce qu'on peut être néanmoins divertit?

### **Et au final, vous pensez que le public est divertit par cette pièce?**

Manifestement

#### **A quoi serait due cette tension qui s'installe?**

Au suspense qui, à la différence de la surprise, est assez présent dans «Les Rois du Suspense».

La Surprise est surévaluée dans le domaine du spectacle. On entend souvent «j'aurais aimé être un peu plus surpris» «Je n'ai pas été surpris une seule seconde». Nous tâchons précisément de congédier la surprise en annonçant tout.

Le suspense implique de savoir ce qui va se passer. Hitchcock le dit lui-même à François Truffaut dans ses célèbres entretiens. Si je sais à l'avance que la bombe sur laquelle est assis le héros va exploser, mon intérêt sera plus grand que si j'ignore la présence de la bombe.

Mon inquiétude, suspendue au chronomètre, croît jusqu'à ce que la machine infernale explose. C'est parce que je sais comment va finir la scène que je peux apprécier le suspense. De même si je sais que telle conversation va se terminer par une chute d'objet eh bien je vais attendre la chute de l'objet avec une attention particulière qui pourra aller jusqu'à m'empêcher de suivre le dialogue. Je sais que cet objet va tomber mais quand? J'appréhende l'événement et je l'attends.

#### **On sait que vous allez démonter le suspense mais cela reste en suspens dans le temps?**

Le suspense est une question de temps. Si on dit par exemple: je vais m'immobiliser dans le coin de cette pièce et y rester longtemps. Que signifie «longtemps»?

Est-ce que c'est encore dans longtemps «longtemps»? Où est-ce que c'est maintenant?

On joue sur la patience.

Le spectateur et nous-mêmes sommes ainsi amenés à apprécier la pure durée du temps qui s'écoule. Si j'allais juste me poster dans ce coin sans prévenir que je vais y rester «longtemps» la perception de cette durée serait totalement différente. Mais si j'annonce que ça va durer «longtemps» le spectateur expérimente sa propre conception d'un temps «long». Il risque même d'être déçu si c'est trop court. Il y a ainsi dans ce spectacle des longueurs au sens appréciable du terme.

### **Y a-t-il des choses que vous annoncez et que vous ne faites pas?**

Parfois il nous arrive de mentir: d'annoncer une chose qui n'a pas lieu.

Ou de mentir par omission. On ne dit pas tout.

De toutes façons quand bien même on croit tout dire, une partie reste toujours dans l'ombre.

Il y a aussi le cas de mensonges si ostensibles, si énormes, que personne ne les croit au point qu'ils peuvent à peine être considérés comme des mensonges.

### **Vous mettez quand même en doute votre parole?**

Trois cas de figure sont déclinés avec des variations: annoncer une action et la réaliser ; annoncer une action et faire autre chose voire le contraire ; annoncer une action et s'abstenir. Ces déclinaisons ont pour effet de mettre progressivement en doute notre parole.

### **Cela crée alors un effet de surprise?**

Après une stricte fidélité d'exécution à nos annonces, on se met soudain à ne pas faire systématiquement ce que l'on dit et les choses se compliquent assez vite.

Une fois créée l'habitude de tenir ses promesses, faire entrer la possibilité de changer d'attitude crée une autre forme de suspense: va-t-elle ou ne va-t-elle pas le faire?

### **Le sous-titre «didascalie» donné aux Rois du suspense est à l'opposé de votre projet?**

Il n'est pas à l'opposé. Comme dit précédemment, les didascalies, les indications scéniques constituent la plupart de nos dialogues. C'est un matériau *a priori* assez rébarbatif mais qui nous amuse beaucoup.

Nous nous livrons, cela dit, après trois quarts d'heure à une tentative de récit.

Deux tentatives. Puis il y a des divertissements.

### **Ça dure quand même 55 minutes?**

He oui quand même.

Et, répétons le, avec quelques délicieuses longueurs

### **Comment vous est venue l'idée de travailler sur le suspense?**

Cela fait des années que nous sommes fasciné par le phénomène de la description, de l'auto description, la description de ce qui est en train de se produire, de ce qui va se produire ou de ce qui s'est produit.

Nous avons en l'occurrence apprécié les présentations des films d'Hitchcock par lui-même, ses bandes annonces qui consistent à raconter ce qui va se passer dans le film.

### **Mais les ficelles sont énormes!**

Même quand on dit tout, il reste toujours des zones d'ombre. C'est inévitable. On ne peut pas tout dire.

Malgré tous les efforts de resserrement de la description, il y a toujours une part de non-dit. Le passage de la description orale à son actualisation spatiale et temporelle provoque, en nous du moins, un grand plaisir. Je raconte ceci cela, puis ça a lieu. L'adéquation est complète ou bien de petites différences apparaissent. Le pouvoir d'anticipation du langage relève du merveilleux.

Nous nous situons toujours à la limite du pléonasme et de la tautologie, nous qualifiant volontiers d'enfonceurs de portes ouvertes.

### **Seriez-vous plus du côté du Ceci est une pipe ou du Ceci n'est pas une pipe?**

Nous serions plutôt à dire «ceci est une pipe» et à nous émerveiller que cela en soit une.

Je dis «je vais m'asseoir» puis je m'assieds: il y a là quelque chose de simple et de mystérieux à la fois.

Un léger pari sur l'avenir avec toujours la possibilité de l'échec. Mais la plupart du temps le miracle se

produit exactement.

Ce jeu avec le futur immédiat nous fascine. Capturer le futur immédiat par les mots en sachant qu'il y a de minimes mais multiples chances de faillir...

Nous manipulons toujours des matériaux extrêmement simples avec un lexique peu spécialisé qui ne relève pas du langage de la psychologie, de la métaphysique ou du jargon de la philosophie. Mais nous avons l'impression de toucher à tous ces domaines: à la phénoménologie de la perception, à la philosophie, puisque effectivement c'est toute la question de l'Être, de l'essence ou de l'existence que l'on essaie de toucher du doigt sans jamais y parvenir, de même que la notion du concept, puisqu'il paraît que le mot n'est pas la chose.

**Quelle est la distance entre le geste et son énoncé? Que ressentez-vous par rapport à cette distance?**

Il y a plusieurs distances. Il y a une distance entre soi-même et le langage. Les mots nous sont imposés. La langue est un lieu commun. Chacun est sommé de faire d'un vocabulaire appris un outil de communication. Il y a cette distance de soi au langage et il y a une distance de soi au geste aussi. Le geste, le mouvement ne sont, dans notre cas du moins, pas immédiats.

Nous tâchons de nous mouvoir et de parler malgré la distance.

**Quelle qualité utilisez-vous pour effectuer vos gestes?**

On pense neutralité, précision.

Une précision que l'on a décontractée depuis une dizaine d'années. Au début nous étions très rigides, nos gestes étaient très affirmés, dessinés. Nous nous permettons maintenant un peu plus de tâtonnement et d'approximation.

Cette sensation est très intime car de l'extérieur cela paraît probablement neutre et assez sec. Il n'est pas question d'adresse ni de maladresse. On essaie de n'être ni emphatiquement habiles ni volontairement maladroit.

Le plaisir kinesthésique est cependant présent. Se déplacer c'est sculpter l'espace. On a gardé cela de la danse. Nous envisageons les déplacements d'un point de vue chorégraphique.

Bien que nous ayons cessé tout entraînement physique depuis des lustres.

**Quelle est l'utilité de la musique d'ambiance?**

La musique est présente dans le cadre de la dénonciation des ficelles.

Elle fait partie de ces outils généralement utilisés pour obtenir une ambiance, stimuler une émotion.

Il s'agit d'un accord répété avec une montée chromatique régulière qui crée une tension très superficielle. Chaque fois que l'accord change, on a l'impression que quelque chose va arriver.

Cela dit on l'utilise extrêmement peu, trois minutes au maximum, puis pour la sortie du public.

**Depuis 1982, vous prétendez réaliser des spectacles auxquels vous rêvez d'assister. Quelles seraient les qualités d'un spectacle auquel vous rêvez d'assister?**

Nos désirs ont un peu évolué. Actuellement, nous recherchons le spectacle invisible, une sorte d'utopie impossible. Un spectacle qui offrirait des choses à voir et à entendre. Mais dont en sortant on ne saurait ce qu'on a vu ni entendu et pourtant il y aurait eu quelque chose qui nous aurait diverti.

C'est assez paradoxal. Mais nous avons le goût du paradoxe. C'est aussi lié peut-être à la neutralité de la prestation dont on parlait toute à l'heure.

Il n'y aurait aucun moment particulièrement mémorable ou impressionnant. Mais, le spectacle terminé, on sortirait en disant, «qu'est-ce que c'était intéressant, quel bon moment, je vais y penser pendant trois jours». Cela ne dépendrait pas de la prestation des interprètes, ce serait juste comme l'impression d'avoir rêvé. Ce serait divertissant, insaisissable.

**Quelle serait votre définition du terme «divertissant»?**

Amusant. Qui soutient l'intérêt sans souffrance avec un léger plaisir.

**Quelles seraient les ficelles de votre divertissant?**

Le plaisir, l'humour, l'étonnement philosophique.

**C'est l'effet de surprise la drôlerie?**

Justement l'un de nos chevaux de bataille est précisément de trouver un moyen d'amuser, d'être drôle, intéressants sans avoir recours à la surprise.

### **Comment votre méconnaissance du théâtre, de la danse de la musique vous a-t-elle formé depuis 1982?**

Elle nous a déformés.

Au début nous voyions peu de spectacles, nous étions réellement ignorants de ce qui se faisait à l'époque. On prenait les choses à zéro en s'attaquant aux notions de dramaturgie: entretenir l'intérêt, provoquer des surprises, détendre au moment où une tension semble trop forte etc.

Toutes ces questions-là qui semblent être le cœur, le secret de la dramaturgie. On se les posait au pas à pas avec nos propres outils, moyens et aventures.

On revient toujours à la base, au BA-BA. Par exemple, il ne nous est encore jamais venu à l'idée de nous attaquer à un texte dramatique. C'est comme si on se demandait encore comment l'alphabet forme des mots et comment ces mots forment des phrases.

Comme on en est encore là, il nous est impossible de déchiffrer Hamlet ou de Beckett. C'est trop riche. Nous en sommes encore à découvrir le vocabulaire.

### **A force de manipuler le squelette de la dramaturgie, n'avez-vous pas le sentiment de le faire muter?**

Ce n'est pas parce que nous venons de découvrir le 4e mur que nous l'avons abattu. La tradition théâtrale et ses conventions restent présentes en arrière-plan. Nous nous appuyons à certains égards dessus, ne serait-ce qu'en jouant avec les attentes du spectateur.

### **Quels sont vos projets après les *Rois du Suspense*?**

Nous avons deux projets.

D'une part concernant *Mordre la poussière*, réalisé et montré 4 fois à Beaubourg en 2007 avec huit personnes et de nombreux figurants. Pascale a eu un accident juste après ces représentations, et la carrière de ce grand spectacle fut de courte durée.

Le projet est de le reprendre, de le remanier.

Il s'agit de rêves et de cauchemars, d'une pièce s'attaquant à des thèmes psychologiques, contrairement aux *Rois du Suspense*.

Pour février 2012, nous lançons aussi une expérience intitulée «*Bilan de compétences*» au Collège des Bernardins (Paris).

On a demandé à une douzaine de personnes, nous inclus, de nous raconter l'histoire de leur voix, de dresser leur autoportrait vocal.

Il y a des experts, notamment une soprano, qui va nous parler de son apprentissage heureux et du plaisir de chanter. Puis d'autres qui ont des rapports beaucoup plus difficiles avec leur voix, qui détestent chanter ou éprouvent une grande difficulté à préférer des sons en public, et qui acceptent de le dire en chantant.

Chacun pourra se faire accompagner au piano ou à la guitare s'il le souhaite, si un tel a besoin d'un chœur il peut demander le soutien de ses camarades.

A priori il s'agit d'une succession de soli, mêlant chanteurs experts et non experts. Cela va se présenter comme une audition, les participants passant l'un après l'autre mais il n'y aura pas de prix final, nulle compétition.